

LES PRISONS DE PARIS SOUS LA COMMUNE

(Suite)

MILLIÈRE

Du même chapitre sur M. Claude, nous tirons encore ce passage dans lequel on trouvera, exécuté de main de maître, le portrait de l'une des personnalités les plus curieuses de la Commune.

A la Santé, le directeur et les greffiers croyaient fermement en être quittes avec les tentatives de massacre : ils avaient tort ; la dernière et la plus énergique allait se produire à onze heures du soir. Le chef de la 13^e légion, Serizier, accompagné de Millière et d'un inconnu vêtu en officier d'artillerie, entra au greffe et demanda si les otages étaient exécutés. Caullet, simplement et avec une grande fermeté, répondit :

“ Non.”
Serizier se mit en colère. Caullet lui dit :
“ Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.”
Serizier était un homme d'une violence extraordinaire. Ce corroyeur, fort capable d'une bonne action, comme nous l'avons constaté lors de l'arrestation du général Chanzy, avait des moments où “ il voyait rouge ; ” sa brutalité naturelle, surexcitée

par l'abus de l'alcool, en faisait alors un homme très-dangereux. Il s'empara du livre d'érou, le feuilleta au hasard comme furieux en criant :
“ Combien y a-t-il d'otages ici ? ”
On ne lui répondit pas ; en réalité, il y en avait 147. Il vociférait :
“ Il faut les tuer tous et les employés aussi, ce sont des Versaillais.”
L'officier d'artillerie lui disait en souriant :



LA NOUVELLE MANIÈRE DE SALUER

“ Fais-les descendre, et tu verras comme je sais travailler.”

Serizier se mit alors à écrire une liste de noms divisés en trois catégories : gendarmes, curés, agents secrets, à fusiller. Millière, debout, regardait Serizier s'agiter et ne disait rien. Qu'aurait-il pu dire ? qu'est-ce que ce lettré faisait avec cette brute ?

Les implacables nécessités des insurrections les avaient réunis côte à côte dans la même œuvre impitoyablement bête, et si, à cette minute, loin du combat qui enfievre, de la défaite qui exaspère, Millière a com-

pris le rôle auquel il se condamnait, il a dû en rabattre de l'orgueil insensé dont il était dominé. Mieux que tout autre, il devait comprendre combien sa conduite était inexcusable ; car il savait, par sa propre expérience, que tout homme de courage et de persévérance se fait sa place dans notre société tant calomniée par les impuissants.

Ses débuts avaient été durs dans la vie. Fils d'un ouvrier tonnelier, il avait jusqu'à vingt ans taillé des douves et cerclé des fûts. La honte de sa condition misérable l'avait saisi ; seul, sans aide, il avait

travaillé, s'était fait recevoir licencié, puis docteur en droit ; la politique l'avait adopté et l'avait envoyé à l'Assemblée Nationale. Au lieu de se donner en exemple, de prêcher le travail, il prêcha la révolte, et, de chute en chute, il en était arrivé à servir d'acolyte à un meurtrier de bas étage. On a dit que, le lendemain, place du Panthéon, il avait fait fusiller une trentaine de fédérés qui refusaient de se battre, ce fait est-il vrai ? Nous l'ignorons ; mais l'on peut affirmer que celui qui se ravalait jusqu'à être le compagnon de Serizier pendant la soirée du 22 mai

était capable de tout. Lorsqu'il mourut, il tomba en criant : “ Vive l'humanité ! ” parole emphatique, trop vague pour n'être pas puérile, et qui prouve simplement la vanité théâtrale de celui qui la prononça.

LE MASSACRE DES DOMINICAINS D'ARQUEIL

Voici la page la plus saisissante et la plus lugubre du récit de M. Maxime du Camp. Nous n'avons pas voulu en retrancher un seul mot. L'assassinat des Pères Dominicains d'Arcueil n'a jamais été représenté avec une plus dramatique et plus effrayante réalité.

Serizier avait été un condamné politique de l'empire ; au mois de septembre, il était